

La Maison des Arts de Malakoff, présente :

Jusqu'à ce que rien n'arrive

du 02.12.15 au 14.02.16

Pierre Alechinsky

Giulia Andreani

Art & Language

Jean-Philippe Basello

Gaston Damag

Alice Didier-Champagne

Benjamin Efrati

Olivier Garraud

Alberto Giacometti

Godspeed You! Black Emperor

Adrien Guillet

Ann-Marie James

Emma Kay

Daphné Le Sergent

Louise Pressager

Julien Prévieux

Sébastien Rémy

Vittorio Santoro

José Johann Seinen

Hugo Siere

Fabiola Torres-Alzaga

Thomas Wattedled

Commissaire de l'exposition : Pierre Vialle

On se plaît régulièrement à rappeler que les mots « dessin » et « dessein » ont une racine commune. Longtemps il n'y eu même aucune distinction entre les deux termes, et dans l'article de l'Encyclopédie de Diderot et D'Alembert consacré au dessin, l'orthographe « dessein » est encore employée au sens de notre actuel « dessin ». Ne serait-ce que d'un point de vue étymologique, il y a donc un lien étroit entre la formation d'un projet (un dessein) et la représentation de signes (un dessin). Mais devons-nous inmanquablement voir derrière tout dessin une tension vers la réalisation d'un projet ? Le dessin n'est-il pas aussi parfois un art sans projet, un art (osons l'idée) pour lui-même ?

En situant la naissance de l'art au moment de la réalisation de la grotte de Lascaux il y a 17 000 ans, comme le fit George Bataille, ou il y a plus de 50 000 ans ainsi que le proposent aujourd'hui plus volontiers archéologues et préhistoriens, on est victime d'une méthode d'estimation partielle. Et pour cause, quiconque ne s'attache qu'aux témoignages matériels de l'existence de l'art néglige par conséquent les formes de création qui ne laissent aucune trace. Ne peut-on pourtant pas supposer qu'avant d'orner les manches de leurs outils ou les parois des grottes, nos ancêtres préhistoriques avaient déjà de longue date dessiné du doigt ou avec un bâton dans le sable (comme Socrate sur le sol athénien dans la *Menon* de Platon, ou Jésus au mont des Oliviers) ? Et en cela, ne devons-nous pas voir le dessin, cet art parfois sans fossiles, comme la première forme d'art ?

En 1980, le grand œnologue Emile Peynaud publiait un ouvrage, désormais classique et régulièrement réédité depuis lors, *Le Goût du vin*. Comment exalter le goût du vin par une dégustation appropriée ? Quelle est l'implication des différents sens dans celle-ci ? Comment partager et exprimer le plaisir qui en découle ? Telles étaient certaines des questions auxquelles se proposait de répondre l'œnologue dans ce livre qui était tout autant l'exposition d'une méthode de dégustation que l'expression d'un amour pour le vin et son univers. Le vin (« la plus aimable des boissons » dit Brillat-Savarin) et l'ivresse qu'il procure depuis l'Antiquité ne sont bienheureusement pas les seuls motifs connus de délectation. Par ses moyens propres, l'exposition *Jusqu'à ce que rien n'arrive* se veut justement être au dessin (le plus modeste des arts dirons-nous) ce qu'était l'ouvrage de Peynaud au vin : une célébration.

1 — Julien Prévieux

L'annotation d'un livre (pratique courante au grand dam des bibliothèques publiques et des acheteurs de livres d'occasion) sert, 1 : de correction (orthographique, de coquilles, de dates erronées, etc.) ; 2 : d'aide à la concentration et/ou à la mémoire (soulignement, surlignement) ; 3 : de critique et de commentaire ; 4 : comme l'avoua par exemple Roland Barthes, pour le simple plaisir d'« étoiler le texte ». Pour réaliser les douze dessins de sa série des *Compostages*, Julien Prévieux a emprunté des livres annotés dans des bibliothèques publiques et il a ensuite reproduit à l'encre de Chine les annotations sur des pages blanches. Cette série de dessins, nous confronte aux traces d'une lecture particulière dont ni le lecteur, ni le texte ne nous sont connus. Un seul dessin de cette série est présenté dans l'exposition. Composé de deux simples crochets dans la marge, d'un trait dans le texte (une rature ?), et surtout d'une remarque en bas de page (« la perte ») ce dessin semble résumer au moyen d'un seul mot le principe de la perception (et donc de la lecture), de la mémoire et de la mort.

Julien Prévieux, né en 1974, vit et travaille à Paris. Le travail, le management, l'économie, la politique, les dispositifs de contrôle, les technologies de pointe, l'industrie culturelle sont autant de « mondes » dans lesquels s'immisce la pratique de Julien Prévieux. Lauréat du prix Marcel Duchamp en 2014, il est représenté par la Galerie Jousse Entreprise à Paris.

Compostage, 2008, encre de Chine sur papier, 17,7 x 23,8 cm, collection privée.

2 — Fabiola Torres-Alzaga

La transparence révèle ce que l'escamoteur doit impérativement dissimuler : à la fois la pièce de monnaie et son « truc ». Il y a donc quelque chose touchant à la trahison, à la ré-

vélation ou à la clairvoyance dans l'expérience que nous propose l'artiste mexicaine Fabiola Torres-Alzaga d'éventer le secret d'un em-palmage. Travail sur l'invisible et sur la technique (des illusionnistes) c'est bien sûr un hommage à cet art lié au rêve qu'est la prestidigitation. Mais travail sur le mouvement et le temps, c'est une œuvre qui n'est pas sans évoquer les dessins animés ou les préoccupations de certaines peintures cubistes du début du XXe siècle.

Fabiola Torres-Alzaga, née en 1978, vit et travaille à Mexico. Formée à la photographie et à la peinture, elle est représentée par la Galerie Steve Turner à Los Angeles.

Adaptando la Carta, 2013, mine de plomb sur papier, 30 x 24 cm, courtesy Galerie Steve Turner Contemporary, Los Angeles.

3 — Pierre Alechinsky

Pierre Alechinsky, né en 1927 à Schaerbeek en Belgique, est peintre et graveur expressionniste et surréaliste. Après sa rencontre avec le poète Christian Dotremont, il adhère en 1949 au mouvement d'avant-garde artistique « CoBra », rejoignant Karel Appel, Constant, Jan Nieuwenhuys et Asger Jorn. Il est représenté par la Galerie Lelong à Paris, depuis 1979.

Sello cuarto/Una cuartilla, 1993, 34,1 cm x 41,2 cm, gravure E/H ou 5/8 gravure sur papier ancien daté et calligraphié, Collection privée.

4 — Louise Pressager

Réalisé par Louise Pressager alors qu'elle tentait d'apprendre les règles de la perspective, ce dessin, un temps intitulé simplement *Point de fuite*, témoigne d'une difficulté technique surmontée par le moyen de ce que l'artiste confesse elle-même être une « tricherie » : la perspective soulignée ici par des traits noirs

est bel et bien fausse. C'est logiquement que le dessin méritait un sous-titre (sous forme d'aveu) : « pas de perspective ». Il semble que la présence du cercueil, la polysémie des mots de la langue française, et l'ambiance morose de l'époque font davantage voir ce dessin comme un rappel de notre condition, plutôt que comme travail sur cette règle de représentation qu'est la perspective géométrique.

Louise Pressager, née en 1985, vit et travaille à Malakoff. En 2014, elle est Lauréate du Prix du 59e Salon de Montrouge.

Point de fuite pas de perspective, 2010, impression numérique sur papier, 24 x 18 cm, éditée à 5 exemplaires, courtesy de l'artiste.

5 — José Johann Seinen

Dieux mésopotamiens, édifices grecs et romains, armées entières, poteries surgies d'une fouille archéologique, les dessins de J.J Seinen composent l'œuvre énigmatique d'un artiste inconnu de son vivant. Le mystère restera total.

José-Johann Seinen, artiste néerlandais né en 1934 aux Pays-Bas, est décédé en 2012 à Bogota en Colombie. À sa mort, sa veuve découvre vingt-deux boîtes remplies d'enveloppes contenant des milliers de dessins et s'en débarrasse sur le trottoir. Un brocanteur qui passait par hasard sauve son œuvre. Son travail est aujourd'hui représenté par la Galerie Christian Berst, Paris.

Sans titre (dossier d'archive), Non daté, 81 x 86 cm, stylo à bille, crayon de couleur et découpage sur papier, courtesy Galerie Christian Berst, Paris.

6 — Emma Kay

Toutes les cartes géographiques ne sont-elles pas des abstractions ? A priori digne d'un exercice d'une classe de géographies d'antan, la réalisation de sa carte du monde d'après

mémoire par Emma Kay est bien davantage: c'est un acte poétique et politique : le dessin révèle la singularité du monde de l'artiste. Chercher à dessiner les pays, les continents, les océans de mémoire. Puis pointer des villes sur cette carte si peu conforme à la réalité démontre l'écart entre le monde et le monde connu ou remémoré. Mais ici les erreurs n'en sont pas. Si Lille avoisine Biarritz c'est que ces deux villes sont plus proches pour Kay qu'elles ne le sont pour les cartes IGN ou pour Google Map. Or si elles sont si proches, c'est qu'elles le sont effectivement.

Emma Kay, artiste britannique, née en 1969, elle vit et travaille à Londres. Diplômée de l'Université de Goldsmiths, Emma Kay est connue pour ses œuvres textuelles, qui examinent la nature subjective de la connaissance et de la mémoire, ainsi que les systèmes de perception et d'objectivation du savoir.

Map of The World from Memory, 1998, crayon sur papier, 120 x 168 cm, courtesy Frac Bretagne.

7 — Adrien Guillet

En octobre 2010, Gap dévoila son nouveau logo sur sa page Facebook et sur son compte Twitter. Les réactions des inconditionnels de la marque américaine sur les réseaux sociaux furent rapides et surtout si hostiles à ce nouveau logo que la direction de l'enseigne décida, une semaine à peine après son lancement, de l'abandonner et de réactiver son logo original. Cas d'école illustrant l'impact des réseaux sociaux désormais étudié dans toutes les écoles de commerce du monde, l'histoire du logo Gap témoigne, selon Adrien Guillet, d'un glissement social fort. La place occupée dans nos vies par les marques est désormais telle que celles-ci finissent par détourner une partie de notre investissement affectif. Des manifestants défilaient autrefois pour

défendre des idées, gagner ou conserver des droits sociaux, marquer leur opposition à la guerre par exemple. À l'avenir les revendications ne porteront-elles plus que sur la couleur, la police de caractère des logos des multinationales ?

Adrien Guillet, né en 1986, vit et travaille entre la Bretagne et la région Parisienne. Il est diplômé de la Haute École d'Arts et de Design de Genève, et de l'École Supérieure des Beaux Arts d'Angers.

Sans titre (Gap) ; Sans Titre (Black et Decker) ; Sans Titre (Google) ; Sans Titre (Apple) ; Sans Titre (Galleries Lafayette) ; Sans Titre (Cartier) ; 2014, feutre et stylo sur papier, 29,7 x 21 cm.

8 — Ann-Marie James

Ann-Marie James dessine sur certaines des photographies de sculptures qui illustrent l'ouvrage *Le Musée imaginaire* d'André Malraux (ici, la planche n° 648 : une copie du squelette réalisé par le sculpteur du XVI^e siècle Ligier Richier pour le tombeau de René de Chalon à l'église Saint-Etienne de Bar-le-Duc). Par cet acte, semblable à celui d'ajouter une moustache ou une dent noire aux candidats sur les affiches électorales, James semble dresser le dessin contre la sculpture à laquelle il fut si longtemps inféodé comme dessin préparatoire, et contre la photographie. Comme *Le Musée imaginaire* de Malraux, l'œuvre dessinée de James s'intéresse tout autant à la sculpture et à la photographie qu'au musée. Ici, l'intervention de l'artiste sur la planche 648 peut aussi être lue comme une forme de critique de ces musées qui, en jouant le jeu de l'événementialisation de la culture et du tourisme de masse, mettent l'accent sur une infime partie de leur collection, laissant quantité d'œuvres à la seule jouissance des araignées tisseuses de toiles.

Ann-Marie James, artiste britannique, née en 1981, vit et travaille à Londres.

Diplômée du Wimbledon College of Art et en Fine Art du Chelsea College of Art and Design à Londres, son travail exprime sa fascination pour la transformation, la métamorphose et la représentation de la forme corporelle empreintée à l'Histoire de l'Art, allant de Rubens, du Bernin, aux sculptures d'Art Premier.

Musée imaginaire, plate 661 ; Musée imaginaire, plate 332 ; Musée imaginaire, plate 332 ; 2013, encre sur papier, 22,3 x 17,7 cm, courtesy Galerie Karsten Schubert, Londres.

9 — Alberto Giacometti

Lorsqu'il n'était encore âgé que de dix ans, Giacometti dessinait avec une grande assurance. Plus les années passaient pourtant, et plus cette assurance lui échappait. Installé dans son atelier parisien de Montparnasse, il ne se sentait plus capable de représenter fidèlement un visage. Chaque matin de 1935 à 1940, sa pratique fut donc au service d'une recherche. Il se fixa un seul objectif : parvenir à saisir son modèle, et pendant ces cinq années, il réalisa sans relâche des portraits de son frère Diego. Ce programme ne pouvait mieux convenir à un artiste comme Giacometti qui confessait ne pas souhaiter d'autre situation que celle permettant de « continuer à peindre un visage pendant toute sa vie sans être troublé par rien ». Mais l'insistance sur le visage de son frère ne se joua pas seulement dans la répétition de ce même motif, elle fut également à l'œuvre dans sa manière. De nombreux dessins portent la trace de sa tentative de saisie du visage de son modèle. Ils sont, ainsi que l'écrivit Michel Leiris, une « sorte de griffonnage d'où la figure émerge ». Le trait continu ne s'étend sur la feuille qu'en se redoublant. Les passages multiples et sans repentir assombrissent le dessin, intensifient sa ressemblance et la violence faite au papier.*

*Source : Pierre Vialle, « Insister sur l'écriture.

Le Lot de Vittorio Santoro », in Vittorio Santoro, *Until Nothing Happens I-V*, Zurich, *Out Of The Dark/Malakoff, Maison des arts*, 2015.

Alberto Giacometti, sculpteur et peintre Surréaliste, né à Borgonovo en 1901 et mort à Coire en 1966. Son travail caractérisé par ses portraits et ses figures filiformes, est à la fin de sa vie internationalement reconnu. En 1961, il remporte le prix Carnegie International, en 1962 le grand prix de sculpture de la Biennale de Venise, en 1964 le prix Guggenheim et le Grand Prix international des Arts décerné par la France en 1965.

Teriade, Non daté, crayon retravaillé à la gomme abrasive sur papier, 32 x 25 cm, Collection privée.

10 — Jean-Philippe Basello

Les *Signatures* sont des dessins de signatures réalisés à la mine de plomb ou au stylo plume. Ces dessins sont parfois effectués sur des feuilles de dessins, d'autres fois encore sur du simple papier blanc de bureau format A4. Ici, la technique du dessin (à main levée) se rapproche de celle de la calligraphie : les signatures sont réalisées d'un « trait » et l'énergie propre à chaque signature accompagne le mouvement de sa réalisation. Chaque dessin peut être reproduit une multitude de fois sans que se perde le caractère unique de chaque exemplaire : deux *signatures* ne sont jamais identiques.

Les premières *signatures* réalisées par Jean-Philippe Basello le furent à partir de 2008. Depuis cette date, plusieurs ont été représentées, dont celles des vedettes de la pop que sont Michael Jackson, et John Lennon, ou, en l'occurrence, la signature de Barack Obama. Ces dessins réaffirment le caractère esthétique de toute signature. Les supports et les médiums choisis pour la réalisation du dessin font évoluer la dynamique de celui-ci entre une certaine conception du dessin et

l'idée de falsification.

Jean-Philippe Basello, né en 1988, vit et travaille à Paris. Diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, il est l'auteur des « Fondements de l'Art mArtial » et inventeur du concept de la « Start-Out » et du label indépendant de « Chant dans la tête ». En 2015, lors des cycles *Partitions-Performances* à la Fondation d'entreprise Ricard, il présente le « Contre-design » ainsi que ses recherches « Carpe Post Diem » qui révèlent le potentiel d'une pensée à atteindre le futur.

Signature Barack Obama, à partir de 2008, encre noire sur papier, formats variables (8 dessins exposés), Courtesy de l'artiste.

11 — Art & Language

À l'encontre des tendances artistiques dominantes dans les années 1960, l'art dit « conceptuel » postulait l'importance centrale de la seule idée de l'œuvre et le caractère contingent de sa réalisation. Un attrait pour le langage et un désir de critique du monde de l'art institutionnel étaient aussi au cœur des œuvres de nombreux artistes rattachés à ce mouvement. Fondé en 1968, le collectif Art & Language fut l'un des acteurs majeurs du développement de cette nouvelle approche artistique. Par l'édition de la revue *Art-Language* dès 1969, il contribua notamment au développement des recherches sur les relations des images aux mots. Or, la peinture de Gustave Courbet *L'Origine du monde* (1866) fut à partir des années 1990 à la source de plusieurs œuvres d'Art & Language dont le dessin *Study after Gustave Courbet's « Origine du Monde »* (1992). Et quel symbole que de voir Art & Language – à la manière des étudiants en art qui apprennent des maîtres en dessinant les tableaux et les sculptures dans les musées – réaliser une étude de la peinture de Courbet et commenter ainsi, tout en lui rendant hommage, cet art du passé.

Art & Language est un collectif d'artistes conceptuels, créé dans les années 60, par Terry Atkinson (1939), David Bainbridge (1941), Michael Baldwin (1945) et Harold Hurrell (1940), alors qu'ils étaient enseignants à Coventry en Angleterre. Leur journal « *Art-Language* » paru en 1969, a profondément marqué et influencé l'Art Conceptuel aux Etats-Unis et en Angleterre, notamment les recherches sur les relations entre les images et les mots.

Study after Gustave Courbet's « Origine du Monde », 1992, crayon sur papier, 46,1 x 55 cm, courtesy Galerie Thaddaeus Ropac, Paris.

12 — Godspeed You! Black Emperor

La pochette du disque *Yanqui U.X.O* des canadiens Godspeed You! Black Emperor illustre les relations entre les principales maisons de disque et les firmes d'armement. Le jeu de la diversification de portefeuilles boursiers voyait alors (en 2002) s'associer Sony (propriétaire de Sony music) à l'armée américaine pour le développement de simulateurs de combat, et Vivendi possédait les maisons de disque Universal, Polygram ou Motown, tout en contribuant au développement de l'avion de combat Eurofighter Typhoon. De son côté AOL Time Warner développait également ses maisons de disque (Atlantic, Warner Bros...) en même temps que des missiles Tomahawk. A la manière d'un Hans Haacke, GY!BE démontre avec ce schéma que l'art n'offre parfois qu'un supplément d'âme pour des consortiums aux activités bien moins reluisantes.

Godspeed You! Black Emperor (connu également sous les sigles GY!BE et GYBE!) est un groupe de post-rock canadien basé à Montréal, Québec, créé en 1994 par Efrim Menuck et Mauro Pezzente.

Godspeed You! Black Emperor, Yanqui U.X.O, 2002, pochette du disque vinyle, 32 x 32 cm, courtesy Constellation Records, Collection privée.

13 — Benjamin Efrati

Représenté traditionnellement comme un démon mi-homme, mi-animal, Pan est le héros de la Bande dessinée de Benjamin Efrati *Pan Dort*. Dieu des bergers et des troupeaux dans la mythologie grecque, il incarne, selon Pierre Grimal, « non seulement les goûts des bergers eux-mêmes, mais ceux de leurs troupeaux ». C'est dire la lubricité du personnage qui sème la pan-ique (d'où le terme) chez les Nymphes. On raconte par ailleurs que Pan serait né de la somme des multiples infidélités faites par Pénélope à Ulysse. Reste que ses aventures, qu'Efrati s'attache à illustrer au moyen d'un trait de crayon sans cesse changeant, décrivent un personnage insatiable que même le sommeil n'éloigne pas de ses chasses.

Benjamin Efrati, né en 1985, vit et travaille à Paris. Diplômé de l'Ecole nationale supérieure des Beaux Arts de Paris, Benjamin Efrati est un artiste multimédia, impliqué dans toutes sortes de formes d'art performatif, création sonore live, dimensions parallèles..., La création spontanée et la fabrication de signification sont ses sujets favoris. Il assure déstester la psychanalyse.

Pan Dort, 2009, 61 vignettes, 9,5 x 12 cm et 1 vignette, 12 x 19 cm, feutres sur papier, œuvre du catalogue des éditions Miracle.

14 — Vittorio Santoro

L'artiste italo-suisse Vittorio Santoro réalise des dessins, qu'il nomme *time-based text works*, par l'écriture quotidienne d'une même phrase au même endroit d'une même

feuille de papier blanc pendant une durée de six mois (quelquefois plus ou moins) fixée au préalable. Entre 2008 et 2009, l'artiste a réalisé une série de cinq *time-based text works* en traçant chaque jour à la mine de graphite les trois mots « *until nothing happens* » (que nous pourrions traduire par « jusqu'à ce que rien n'arrive »). La réécriture quotidienne selon le procédé mis au point par Santoro conduit inévitablement à la déformation des lettres et à l'apparition d'un bruit d'image. Au fil des jours, la réécriture éloigne chaque jour davantage la phrase choisie de son contexte d'énonciation et la dépouille de son sens initial. L'insistance malmène le papier qui s'abîme en même temps que le sens des mots.

Vittorio Santoro, né en 1962 à Zurich, vit et travaille entre Paris et Zurich. Développant un travail conceptuel et référentiel, son œuvre prend la forme d'installations sonores, de sculptures ou de dessins, articulés autour de répétitions et de formes littéraires.

Until Nothing Happens I, December 2008–June 2009 ; *Until Nothing Happens II, January–July 2009* ; *Until Nothing Happens III, January–July 2009* ; *Until Nothing Happens IV, January–July 2009* ; *Until Nothing Happens V, January–July 2009* ; 2008/2009, crayon sur papier, 37 x 45 cm, Collections privées.

15 — Gaston Damag

Les doigts de l'artiste tracent à même le support. Vues à bonne distance, les multiples empreintes digitales s'unissent pour laisser apparaître une figure sommaire. C'est un retour à une forme de dessin qui ne serait pas tant primitive, qu'originale. Car dessiner du doigt, voire avec un bâton dans le sable (comme Socrate sur le sol athénien dans le *Menon* de Platon, ou Jésus au mont des Oliviers), n'est-ce pas l'une des formes premières d'expression artistique ? Cette implication im-médiate du

corps créateur peu sembler jouissive comme l'est aussi, par exemple, la réalisation de *drip-pings*. Que cela soit effectivement le cas ou non, c'est une chose singulière que la jouissance supposée du faire devienne ici si immédiatement une jouissance de regarder.

Gaston Damag, né en 1969 aux Philippines, vit et travaille à Paris. Diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, il s'inspire des traditions ethnographiques de sa région natale du nord des Philippines, la Cordillère, qu'il associe à des matériaux et des modes d'exposition identifiés comme modernes et / ou contemporains.

Wanted, 2014, pigments et poudre de fusain sur papier, 216 x 200 cm. Courtesy Galerie Maïa Muller, Paris.

16 — Giulia Andreani

Poursuivant un travail sur la figure humaine conçu à partir d'images photographiques, l'artiste italienne Giulia Andreani a réalisé trois aquarelles donnant avoir des femmes au travail ou en vacances. Par la vertu de la recombinaison des images, deux sténodactylos désormais masquées semblent fomenter une mutinerie (*Les Comploteuses*). Les lavandières sont au travail comme l'était déjà la Blanchisseuse de Chardin il y a près de trois siècles (*Les Laveuses*), alors que des jeunes femmes en bikini sont sur la même aquarelle tantôt en train de pêcher, tantôt entraînent de se réjouir de leurs prises (*Les Pêcheuses*).

Giulia Andreani, née en 1985, vit et travaille à Paris. Diplômée des Beaux-Arts de Venise et en Histoire de l'Art de l'Université de la Sorbonne, elle construit l'univers de ses toiles notamment à partir de documents photographiques, d'archives de presse, ou du cinéma, ... Ces portraits, réels ou fictionnels, évoquent la complexité qui lie et sépare l'image et la mémoire, le passé et le présent, l'histoire et le théâtre, la peinture et la photographie.

Les Laveuses ; *Les Comploteuses* ; *Les Pêcheuses* ; 2015, 36 x 48 cm, aquarelle sur papier. Courtesy Galerie Maïa Muller, Paris.

17 — Sébastien Rémy

Ensemble constitué d'un mobilier de bureau et de six dessins, l'œuvre est la rare trace d'une intervention réalisée au Centre Georges Pompidou en 2010 avec Galine Blaret et Vanessa Ramon. Réalisé dans le cadre de l'exposition *Repetition Island*, Sébastien Rémy allait chercher tous les jours à la même heures, un dessin réalisé par une portraitiste et dessinatrices travaillant depuis plusieurs années sur le parvis du Centre Pompidou. Chaque dessin est une reproduction d'une photographie du hall du centre datant de 1976, un an avant l'ouverture officielle. Chaque jour, l'image rapportée était encadrée au dessus d'un caisson de bureautique dans lequel étaient disposés - en libre consultation - les précédents dessins.

*Source : « Collection Joseph Kouli (29/10/06 - 15/02/19) », textes de Marie Bechetoille et Annabel Rioux, Edité par Mains d'Œuvres, 2013, Montreuil.

Sébastien Rémy, né en 1983, vit et travaille à Paris. Diplômé de l'École nationale supérieure d'Arts de Paris-Cergy, son travail se déploie sous les formes les plus variées : article, écriture de lettre, déambulation numérique basée sur un usage d'Internet à mi-chemin entre celui du surfeur et du promeneur, musique, performance, ...

Hommages, 2010, caisson de bureau modifié en boîte pour archivage (métal noir, 27,9 x 40,8 x 32,5 cm), revue pédagogique *Le Centre Georges Pompidou : Création et rayonnement* (CNDP, 2009), 2 cadres bois noir (17 x 27,5 cm chacun), 6 dessins technique mixte sur papier (15,5 x 25 cm chacun).
Courtesy Collection Joseph Kouli.

18 — Olivier Garraud

L'hégémonie culturelle des Etats-Unis sur le Canada, la domination économique de la Chine en Asie, ou encore l'influence (ingérence ?) de la Russie et des pays de l'Europe de l'Ouest sur

ceux de l'Europe de l'Est, tel semble être la situation qu'illustre la carte du monde (un monde si sombre !) dessinée à même le mur par Olivier Garraud. La Mongolie, le Canada, l'Afrique entière ou encore l'Amérique latine y sont définis comme des *Losers* (« perdants »). Quant à eux, les Etats-Unis ou la Chine, et plus largement tous les pays disposant de la bombe atomique, sont décrits comme des *Wieners*. Or, le remplacement d'une lettre par une autre (le « e » de « *wieners* » se substituant au premier « n » de « *widders* ») fait de ces régions non pas des *Widders* (« gagnantes ») comme l'opposition classique gagnant/perdant devrait nous le faire penser, mais comme des *Wieners* (« saucisses », et surtout en argot : « bites »). Que pensez dès lors d'une compartimentation du monde opposant des « perdants » à des gagnants qui ne le sont pas : à des « bites ».

Olivier Garraud vit et travaille à Nantes. Il travaille le dessin, la sculpture, l'installation dans des œuvres marquées par l'ironie et le détournement. Diplômé de l'École Supérieure des Beaux-arts de Nantes, il reçoit le Prix des Arts visuels de la Ville de Nantes en 2013. Politiquement incorrects et volontairement humoristiques, ces messages frappent les esprits : « Mort aux vaches », « Demi-artist », Baby please don't go », « Loser de compétition ».

Sans titre (carte du monde), 2015, dessin mural au posca, dimensions variables.

19 — Alice Didier Champagne

Réalisé au carbone, ce dessin représente les contours de Kanesatake, emblème de la résistance autochtone. Cette réserve mohawk, enclavée dans la ville D'Oka, située à une heure de Montréal, a été le terrain d'un violent conflit politique, opposant les habitants à l'État canadien qui souhaitait s'approprier des terres sacrées afin d'y construire un terrain de golf. Pendant l'été 1990, l'armée a assiégé la communauté durant 78 jours. Malgré

la fin du conflit il y a 20 ans, les gouvernements provinciaux et fédéraux n'ont toujours pas trouvé d'accord sur la définition des limites exactes de la réserve. En représentant Kanesatake désenclavée, perdue sur une page vierge quadrillée, tels des îlots, l'artiste vient souligner ici l'abandon, l'isolement, la perte de repères. Cette pièce, qui fait référence à la « crise d'Oka », interroge les questions actuelles liées au colonialisme.

Alice Didier Champagne, née en 1983, vit et travaille à Paris. Diplômée de l'École Nationale Supérieure d'Art Paris Cergy, elle crée avec des artistes thaïlandais et français une résidence d'un an entre Paris, Bangkok et Nong Khai. Sa pratique étant intimement liée au déplacement, dans tous les projets et expositions auxquels elle participe, elle adopte une position qui lui est chère, celle d'une « artiste-touriste ». À travers l'humour et la poésie, elle joue et met en parallèle fictions et réalités. Actuellement ses recherches se concentrent plus particulièrement sur des questions liées à l'insularité et au paysage comme forme politique.

Au pied de la côte, 2015, Kanesatake Carbone, feuille de papier extraite d'un cahier scolaire de géographie canadien, papier calque, rhodoïd, 21,4 x 27,6 cm, Montréal. Courtesy de l'artiste

20 — Daphné Le Sergent

Du *Yes we can* au *burn out*, il n'y a souvent qu'un pas, celui d'un trop plein. Dans les nombreux cycles jalonnant le temps professionnel, nous semblons à chaque fois en proie à de multiples déluges, où noyés sous le flot de l'information nous faisons « table rase ». Le vaste projet de Daphné Le Sergent, dont *Ensemencer les nuages* constitue le premier mouvement, vise à créer un rapprochement entre le phénomène d'infobésité (saturation

d'informations, médias, internet, réseaux sociaux) et le mythe du déluge. « Cloud », « surf », « data smog », « flux », la métaphore de l'eau est omniprésente et exprime aussi le fantasme de voir se transformer le milieu environnant des informations au rythme d'une climatologie imprévisible et irrationnelle, voire menaçante. L'ensemencement des nuages est une modification du climat visant à pousser la condensation de la vapeur d'eau contenue dans les nuages pour augmenter la quantité de précipitations.

Daphné Le Sergent, née en 1975 à Séoul, vit et travaille à Paris. Son travail oscille entre cinéma expérimental, poésie et dessin. Dans ses œuvres Daphné Le Sergent explore les champs de la mémoire, des sensations, du flou, de la construction imaginaire et de leurs emprises sur le réel.

Ensemencer les nuages, 2015, polyptique de photographies-dessins, graphite dilué et mine de plomb, 80 x 540 cm ; Céramique et bois de chevreuil ; poésie (enregistrement sonore). Courtesy Galerie Metropolis, Paris.

21 — Thomas Wattebled

Cette série de dessins, présente des phrases tirées de manifestes modernistes. En affirmant l'appartenance à un club, à une fédération, à un territoire, le slogan rappelle à chacun qu'il ne marchera jamais seul. Cette tradition s'étend du chant paillard de supporter à la devise très officielle du Comité International Olympique. Les slogans sont souvent des amalgames d'expressions et de phrases chocs, si possible fortes en émotion, en bravoure : Notre Histoire deviendra Légende (PSG), Droit au but (OM). Avec suffisamment de recul on pourrait voir dans ces slogans la trame d'un discours moderniste et les imaginer écrits par un Marinetti ou un Greenberg. Aussi la série Hooligans pro-

pose-t-elle de mettre entre les mains de supporteurs anonymes, sans couleurs, sans clubs, des citations de l'histoire de l'art moderne. Les huit dessins de la série présentent des bustes de supporteurs sans tête qui portent des écharpes à bout de bras. Sur ces écharpes, inévitablement, des messages efficaces et des devises engagées. Phrases courtes tirées de manifestes, de livres, de discours modernistes, elles ne contiennent pas le mot « art ». Les hooligans deviennent modernistes, à moins que ce ne soit le contraire.

Thomas Wattebled, né en 1990, vit et travaille à Orléans; Diplômé de l'École Supérieure des Beaux Arts D'Angers (TALM) il est Lauréat du Prix Jeune Création de Saint Rémy en 2015.

Hooligans, 2013, série de huit dessins A3, encre sur papier, crochets en inox, 240 x 30 cm. De gauche à droite : *Form Follows Function* ; *Hic et Nunc* ; *What you see is what you see* ; *Rien pour demain, rien pour hier, tout pour aujourd'hui* ; *Non v'pi belleza se non nella lotta* ; *Less is more* ; *Jeder mensch ist ein, kunstler* ; *Medium is message*.

22 — Hugo Sicre

La série de dessins des *Explosions partielles* est un pivot important dans le travail de Hugo Sicre. Pour l'artiste, elle consiste en une tentative de formulation plastique, d'affirmation, de l'idée que personne n'est capable d'objectivité et que toutes connaissances humaines n'est que projection. Qu'un savoir total et objectif ne peut exister que par la compilation par un individu, de toutes les connaissances et les points de vues humains, ce qui est proprement de l'ordre de la fiction. Il dessine ces explosions partielles dans des moments de doutes, des impasses créatives. Cette série est un carrefour dans sa pratique, auquel il revient régulièrement, dans le but

d'arpenter ou de ré-arpenter les différentes voies qu'elle ouvre, qu'il se sait incapable de définir pour de bon.

Hugo Sicre, né en 1989, vit et travaille à Paris. Formé au Pole Narration de l'École de recherche graphique de Bruxelles, il réalise une résidence aux Ateliers Bazille, Zoetermeer, Pays-Bas, en 2014 et à la Cour-dieu en Bourgogne au printemps en 2015.

Explosion partielle, 2015, feutre, crayon de couleur et graphite sur papier, 50 x 70 cm. Courtesy de l'artiste.

Remerciements

Aux artistes ; aux collectionneurs ; au Frac Bretagne ; aux galeries : Galerie Claude Bernard, Paris, Galerie Metropolis, Paris, Galerie Maïa Muller, Paris, Galerie Thaddaeus Ropac, Paris/Pantin, Galerie Christian Berst, Paris, Galerie Karsten Schubert, Londres et Steve Turner Contemporary, Los Angeles. Et pour leur aide : Claude Bernard, Tiffany Jayawardene, Philippe Lormeau, Marion Meary, Philippe Piguët, Don Wilkie et Constallation Records.

Pierre Vialle

Chercheur et commissaire d'expositions, Pierre Vialle est diplômé des universités Paris 8 et Paris I, ainsi que de l'IAE Paris. Il enseigne l'économie de la culture à l'université Paris 1.

Expositions/projets

- 2015 *Jusqu'à ce que rien n'arrive*, Maison des Arts, Malakoff.
L'Ennui au musée. Ergonomie de l'œuvre d'art, dans le cadre du colloque
Poétique et politique du corps dans la contemporanéité,
Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3.
- 2014 *Les Absents de l'histoire. Usages de quelques photographies*,
dans le cadre des journées d'étude *Mémoire et oubli : l'art et l'histoire à l'épreuve
du souvenir*, Université de Limoges.
Broken Silence, Plateforme (Paris) : Laurent Di Biase et Orion Giret.
- 2012 *Prière de toucher. Salon* (avec Aude Cartier)
Maison des Arts (Malakoff) : Renaud Auguste-Dormeuil, Raphaël Barontini,
Pablo Caverio, Roman Cieslewicz, Alain Declercq, Alice Didier Champagne,
Charlotte Hubert, Angelika Markul, Natacha Nisic, Julien Prévieux,
Jeanne Susplugas...
Les Bibliothèques, dans le cadre du programme *Illegal cinema*,
Les Laboratoires (Aubervilliers) : Joao Vieira Torres et Alain Resnais.
- 2011 *L'Image de l'amateur, 1. Itinéraires*, dans le cadre du programme
Illegal cinema, Les Laboratoires (Aubervilliers) : Julien Prévieux et Krzysztof Kieslowski.
L'Image de l'amateur, 2. (r)emplois, dans le cadre du
programme *Illegal cinema*, Les Laboratoires (Aubervilliers) : Orion Giret,
Harun Farocki et Andrei Ujica.
- 2010 *Pratiques d'amateurs* (avec 234523), Maison des Arts (Malakoff)
Selin Baklaci, Antoine Capet, Fanny Challier, Patrick Chavez
Ousmane Faye, Karine Gombault, Orion Giret, Gabin Latapie, Sylvain Pernot
Sébastien Petit.
Philia (avec 234523), Maison des Arts (Malakoff) : Pavilion Project,
foldedspace, Pilotti, Mathilde Faulcon, Clara Guislain et Alice Laumier, Sophie
Vigourous, Hanna Alkema et Édouard Montassut, Joseph Paris, Cristina Bogdan,
Choghakate Kazarian.
Documenter un amatorat, n°1 (avec Cristina Bogdan).
- 2008 *Système C. Un festival de la coïncidence* (avec Mathilde
Faulcon et Géraldine Miquelot), Mains d'Œuvres (Saint-Ouen) : Sophie Calle,
Florent Di Bartolo, Éric Duyckaerts, Jean-Noël Escande, Patricia Esquivias,
Yona Friedman...
Vidéos séquence 3 (co-commissaire), Maison des Arts (Malakoff)
- 2007 *Nul n'entre ici s'il n'est géomètre*, Galerie Schleicher/Lange (Paris)
Caroline Bergoin, Florent Di Bartolo, Orion Giret.

Programmation satellite

Conférence musicale

Dimanche 17 janvier à 15h

La Bande Dessinée : entre mythologie et pop culture

Par Benjamin Efrati et Miracle.

Rencontre

Dimanche 14 février 2016 à 15h

Le Lot de l'artiste

Rencontre avec Pierre Vialle.

Publication

Until Nothing Happens, I-V, Vittorio Santoro, 2015

Co-édition de Out Of The Dark, Zurich et Maison des Arts, Malakoff

Edité à 350 exemplaires

Texte : bilingue français/anglais.

Les lundis de l'AAMAM

Lundi 8 février 2016 à 19h

« *Le monument à Balzac (1898) d'Auguste Rodin* » - Genèse, analyse et influence

Par Philippe Piguet

L'Association des Amis de la Maison des Arts de Malakoff (AAMAM) a pour objectifs de resserrer les liens existants entre la Maison des Arts et ses visiteurs, de faire connaître et apprécier l'art contemporain par le plus grand nombre en suivant une approche ludique, émotionnelle et exigeante. En tant que membre, assistez à des rencontres et à des débats avec des artistes et des professionnels du monde de l'art. Participez à de nombreuses activités (visites d'ateliers, visites de collections, visites privées d'institutions...). Rencontrez et échangez avec les autres membres.

Plus d'informations : aamam92@outlook.fr ou 01 47 35 96 94

Résidence d'Artiste

La Maison des Arts de Malakoff a inauguré en mars 2013 une résidence d'artiste dans le champ des arts plastiques. Cette résidence est rendue possible grâce au soutien de la DRAC Ile-de-France (subvention spécifique pour la résidence d'artiste) partenaire de la ville de Malakoff dans ce projet. Les artistes sont invités à postuler avec un projet de recherche et de création en lien avec la ville et ses spécificités, ses acteurs, son paysage urbain et/ou son histoire. Le projet doit être attentif à créer du lien avec les habitants du territoire.

Descriptif :

La résidence d'une durée d'un peu plus de 3 mois vise à accompagner la production d'œuvres qui, en fonction du projet et de son évolution, feront l'objet d'une exposition collective ou personnelle, hors les murs ou dans l'espace du centre d'art. Le projet de l'artiste sera accompagné d'un soutien intellectuel et logistique par l'équipe de la Maison des Arts. Le centre d'art facilitera les recherches et les rencontres avec les acteurs et habitants du territoire. Le résident percevra des honoraires et il lui sera demandé de réaliser des interventions rémunérées auprès des écoles et collèges de la ville de Malakoff ainsi qu'auprès du public du centre d'art, le tout en lien avec son projet.

Résidences passées : Elodie Brémaud en 2013, Capucine Vever en 2014 et Pablo Cavero en 2015.

Contacts

Direction, Aude Cartier

Publics & production, Olivier Richard

Administration & Edition, Juliette Giovannoni

01.47.35.96.94

maisondesarts.malakoff.fr

maisondesarts@ville-malakoff.fr

Informations pratiques

Horaires d'ouverture

Lundi & Mardi sur rendez-vous
du Mercredi au Vendredi 12h-18h
Samedi & Dimanche 14h-18h
Entrée libre

Accès

Maison des Arts
105 avenue du 12 Février 1934
92240 Malakoff

Station Malakoff - Plateau de Vanves puis direction centre ville
Méto : Station Mairie de Montrouge
Station Porte d'Orléans puis bus 194 ou 388
Voiture : Sortie Porte de Châtillon, puis avenue Pierre Brossolette
Autolib : Station Malakoff/Gabriel Peri/120 ou Montrouge/Jean Jaurès/51
Vélib : station n°22404, avenue Pierre Brossolette

La Maison des Arts, centre d'art contemporain de Malakoff bénéficie du soutien du département des Hauts-de-Seine, de la Région Ile-de-France et de la DRAC Ile-de-France. Le Maison des Arts est membre du réseau Tram.

